

## La Mémoire des Cendres

Je suis née dans un petit village, un endroit paisible éloigné des grandes villes, où le temps semblait s'être arrêté. Les journées étaient rythmées par la lumière de l'aube qui se glissait entre les arbres, le chant des oiseaux et le parfum des fleurs qui éclosent au printemps. La nature était omniprésente, douce, calme. Une simplicité, une pureté émanaient de ces instants.

Ce village, c'était ma maison.

Avec mes amies, nous passions des après-midis à la bibliothèque du quartier, un petit bâtiment en bois où l'odeur de papier et d'encre se mêlait à la poussière. C'était notre sanctuaire, le lieu secret où nous pouvions échanger rêves et pensées.

Tout était parfait. Je pensais que c'était la vie, qu'il n'y avait rien de mieux que ça. Je croyais que rien ne pourrait jamais perturber cette harmonie, cette sérénité. Mais le vent de la guerre soufflait au loin, sans que nous le sachions. Un vent à peine perceptible, comme une brume légère qui commence à envahir un jour de printemps. Pas plus que des rumeurs au début, des bruits lointains, mais peu à peu tout a changé.

Et tout a basculé. Le soleil se levait à l'horizon, comme d'habitude, mais quelque chose était différent. Un nuage étrange, noir, s'est formé à l'est, et tout à coup le vent s'est levé. Les oiseaux ont cessé de chanter et un silence lourd a envahi l'air. Quelques heures plus tard, les premières explosions secouaient le sol, comme des coups de tonnerre assourdissants. La guerre était là, elle frappait sans avertir, sans pitié. Le village a sombré dans un chaos que nous n'aurions jamais pu imaginer, rempli de cris de panique, de sirènes, de fracas métalliques, de bruits de pas précipités. Des hommes en armes sont arrivés et les habitants ont été séparés, dispersés. On a vu les premiers bâtiments s'effondrer, des fenêtres exploser sous la force des bombes, des maisons brûler. La terreur s'est installée en nous, aussi tangible que la fumée noire qui s'élevait dans le ciel.

La fumée, dense et étouffante, nous enveloppait jusqu'à nous couper le souffle. J'étais au milieu de la rue, paralysée par la peur. Autour de moi, les gens fuyaient, couraient dans toutes les directions, hurlant, pleurant. Les enfants criaient, cherchant désespérément

leurs parents, une main qui les saisisse, une protection. Mais tout était devenu flou, l'air saturé de poussière et de fumée. Je me suis mise à courir aussi, sans savoir où aller, en quête d'un endroit sûr, d'un abri. Mais il n'y avait plus de sécurité nulle part. Lorsque je suis arrivée chez moi il n'y avait plus personne. La porte était grande ouverte, les fenêtres brisées. La maison était déserte. Un vide immense m'a envahie. J'ai crié, espérant une réponse, mais tout était silencieux. Je n'ai obtenu aucune réponse. Tout s'était effondré. J'étais seule.

Les jours suivants furent un tourbillon de douleur et de confusion. Le pays, mon village, étaient devenus une zone de guerre et la guerre m'avait tout pris. Ma maison, mes souvenirs, mes amis, ma famille. J'ai rencontré d'autres survivants, errant comme moi sans but, portant le poids de la souffrance. Il n'y avait plus de frontières, plus de règles. La guerre effaçait tout sur son passage. J'étais marquée, non seulement par les ruines du monde, mais par l'incertitude de mon avenir. Un jour dans une rue dévastée, j'ai trouvé un petit papier. Je l'ai ramassé et j'y ai lu ces mots : « Ce serait bien si on pensait aux autres comme on pense à notre propre bonheur. » Cette phrase m'a frappée. Elle m'a rappelé ce que j'avais perdu, ce que j'avais toujours cru être important : l'humanité, l'entraide, la solidarité. Peut-être qu'il était encore possible de changer les choses.

Les jours sont devenus des semaines, puis des mois. Chaque matin, je me réveillais le cœur lourd, hantée par l'écho des explosions et des hurlements. Il n'y avait plus de normalité, plus de repères. Le monde que je connaissais n'existait plus, et avec lui la personne que j'étais. Les rues étaient maintenant des labyrinthes sans fin. Dans toutes les directions, je ne voyais que la destruction, les maisons en ruine, les champs dévastés, les visages marqués par l'épuisement, l'anxiété et la faim. Nous étions des fantômes, dans un monde qui n'avait plus de sens.

Et pourtant dans ce monde de ténèbres, il y avait encore quelques lueurs. De temps en temps, je croisais des gens qui refusaient de se laisser submerger par la violence, qui refusaient de laisser la guerre tout effacer. Ces personnes étaient comme des phares dans une mer noire. Parfois, c'étaient des volontaires, des humanitaires, parfois des survivants comme moi, qui avaient compris que la seule manière de lutter contre la guerre était de ne pas la laisser détruire notre humanité.

Un jour, alors que je fuyais une nouvelle vague de violences, j'ai croisé une femme, une inconnue. Elle était différente des autres. Elle n'avait pas peur, ou du moins elle ne

le montrait pas. Elle m'a tendu la main et sans un mot m'a emmenée dans un petit camp improvisé où des volontaires venaient en aide aux survivants. C'était un lieu où l'on pouvait enfin respirer.

Là, j'ai trouvé un peu de chaleur et d'espoir. C'est ici que j'ai entendu parler de groupes qui œuvraient pour la paix, de gens qui se battaient pour redonner un avenir à notre peuple. Des voix ténues au début, qui ont pris de l'ampleur, qui œuvraient pour le changement, pour reconstruire un pays dévasté. Et j'ai compris que mon rôle, aussi infime soit-il, était de contribuer à ce combat, même si cela signifiait tout risquer.

Les semaines ont passé, et malgré la guerre qui continuait, quelque chose d'inattendu s'est produit. Plusieurs manifestations de solidarité se sont organisées. Des groupes de résistants, des militants de la paix, des étrangers se sont ralliés à notre cause et ont commencé à faire entendre leurs voix à travers le monde.

Au cœur de cette lutte, j'ai puisé une force nouvelle au fond de moi. J'ai commencé à m'exprimer, à raconter ce que j'avais vécu et ce que d'autres vivaient, à travers des écrits, à travers des discours. J'ai compris que ma voix pouvait rappeler au monde que nous existions, que nous avions une histoire et qu'elle méritait d'être entendue. Mon pays ne devait pas être oublié, il devait renaître, malgré tout.

Lentement l'espoir a repris sa place dans mon cœur. Les premières graines de la reconstruction ont germé. Bien que tout ne soit pas parfait, bien que tout soit encore en ruine, il y avait cette promesse : celle d'un avenir meilleur, celle d'un pays qui, peu à peu, se redresserait. Et même si je n'étais pas prête à oublier ce que nous avions perdu, je savais qu'il fallait avancer. Des années ont passé depuis ce jour où tout a changé. Mon pays est encore marqué par les cicatrices de la guerre, mais il est en vie. Je vis aujourd'hui dans un monde façonné par les luttes de celles et ceux qui ont résisté, par les voix de celles et ceux qui se sont battus pour la paix. Et moi, je continue de témoigner. J'écris des livres, je prononce des discours, j'interviens dans les écoles, et chaque fois que je parle je vois des regards s'éclairer. Les jeunes générations ne doivent jamais oublier ce qui s'est passé, et je ferai en sorte qu'elles se rappellent toujours qu'on peut bâtir à nouveau, guérir et choisir l'espoir au milieu de la douleur.

**Nihel Belabid**